

Le temps des cendres touche à sa fin.  
Futur antérieur et présent irréversible chez Pier Paolo Pasolini  
par Piergiorgio Bianchi

Notre devise sera donc : réforme de la conscience, non par des dogmes, mais par l'analyse de la conscience mystique, obscure à elle-même, qu'elle se manifeste dans la religion ou la politique. On verra alors que, depuis longtemps, le monde possède le rêve d'une chose dont il lui suffirait de prendre conscience pour la posséder réellement.

K. Marx <sup>1</sup>

L'interrogation sur le sacré et l'incessant rappel à un temps mythique hors de l'histoire assument chez Pasolini un caractère inactuel, diamétralement opposé au retour de la religiosité dans le monde contemporain. Pasolini est très loin de la reprise d'un récit simplifié du monde, parce qu'il s'oppose à la récupération d'un sens religieux apaisant. Chez lui, le désir du sacré s'impose comme une interrogation éthique radicale sur l'accomplissement du moderne bouleversant le mythe historiciste du progrès.

L'écriture de Pasolini produit un excès d'évidence qui n'est pas absorbée par le jeu ironique de la littérature, qu'on dit à présent post-moderne, parce qu'elle se dirige vers une réalité résiduelle survivant à l'inauthenticité de l'existant. La réalité à laquelle Pasolini fait appel avec un amour continu et désespéré n'est pas la simple réalité documentaire des écrivains néoréalistes, mais plutôt le lieu où le poète repère le mystère ontologique des choses. Pasolini se propose de reporter au centre du champ visuel les objets résiduels tirés des marges du réel pour les confronter avec les problématiques du sujet. Selon Stefano Agosti, la rencontre avec ces objets de déchet, perdus ou refusés, révèle chez lui une « volonté de diction totale » qui passe par l'expérimentation et le mélange des styles <sup>2</sup>. Son œuvre multiforme devient ainsi la recherche incessante de solutions possibles afin d'élaborer l'événement traumatique de la disparition du sacré dans le monde contemporain. L'objet de déchet se transforme en objet d'amour resacralisant la réalité. Cependant, la dialectique dont Pasolini parle n'est pas celle de l'histoire, mais une dialectique hiérophanique, expression de la puissance du sacré, capable – comme il pense – d'imprimer un mouvement qui s'oppose au nihilisme contemporain.

Le « scandale de me contredire ». Le temps des cendres

Dès les années de son apprentissage poétique <sup>3</sup>, qu'il a vécu comme une vraie initiation mystique à la parole, Pasolini se met à l'écoute de l'appel du sacré. Si le sacré se révèle dans le don du langage, la découverte de la langue maternelle en Poésies à Casarsa, qu'il publie en 1942, devient le moment décisif où le don originaire de l'amour se montre au poète. Persistant dans cette écoute, Pasolini découvre à Casarsa, le pays frioulan de sa mère, une langue qui n'a jamais été écrite. Il accède à l'expérience d'une liberté en marge de l'histoire : un vitalisme hors des conventions sociales rejetant tout motif d'acceptation de l'existant. « Dans cette phase, a écrit Andrea Zanzotto, le moi-corps, le pays, le temps circulaire de la campagne, constituent un monde dans lequel chacun, bien plus que compagnon (tel qu'il devient peut-être à l'avenir) est "frère", frère utérin de chaque autre personne. » <sup>4</sup> Il s'agit d'un « sphéros » duquel le poète ne serait jamais sorti. Il est donc en chemin vers les traces du sacré qu'il veut nommer <sup>5</sup>. Il se montre ainsi capable d'un choix au-delà de la rhétorique du régime fasciste interdisant la valorisation des dialectes locaux. Chez Rimbaud, Mallarmé et Pascoli, dans la romance

lyrique qu'il apprend de Gian Franco Contini, il peut repérer un modèle d'écriture qui ne se rapproche pas d'une école, indépendant aussi de la leçon de l'hermétisme qui reste importante pour lui.

« Témoigner du scandale »<sup>6</sup> reste la tâche de son apprentissage, avec la charge de souffrance que ce choix annonce. Mais scandale est aussi un mot qui nous renvoie au texte évangélique, là où il indique la pierre d'achoppement, la pierre de déchet destiné à devenir, selon Christ, la pierre angulaire d'un nouvel édifice. En effet, Pasolini n'a pas hésité à témoigner du scandale vis-à-vis du chœur assourdissant et étourdi des défenseurs des opinions courantes, du conformisme clérical fasciste ou des positions justificatives et simplifiantes des intellectuels progressistes.

Au centre de *Les cendres de Gramsci*, recueil de petits poèmes écrits dans les années 1951-1956, il y a le rapport entre politique et poésie : un motif qui détache définitivement Pasolini de la tradition de l'hermétisme pour le rapprocher de celle de la poésie civile italienne de Dante, Foscolo et surtout Leopardi. Chez Pasolini, l'engagement civil se fait l'expression d'un sentiment profond dépassant la représentation néoréaliste. Un mélange de la situation personnelle du poète et de celle historique et culturelle des années cinquante est alors à repérer. Pasolini perçoit la solitude de Gramsci comme voisine de sa solitude d'intellectuel déraciné. En effet, l'urne cinéraire de Gramsci se trouve dans le cimetière des Anglais à Rome, là où l'intellectuel communiste a été inhumé comme un étranger. Les simples mots écrits sur son tombeau – *Cinera Antonii Gramscii* – nous renvoient à une forme moderne de vertu païenne et héroïque, dont le « pessimisme de la raison » est un motif significatif.

Pasolini écrit cependant : « Scandale de me contredire, d'être / avec toi, contre toi ; avec toi dans mon cœur, / au grand jour, contre toi dans la nuit des viscères ; // reniant la condition de mon père / – en pensée, avec un semblant d'action – / je sais bien que j'y suis lié par la chaleur // des instincts, de cette beauté qui me passionne ; / fasciné par une vie prolétaire / née bien avant toi, je fais ma religion // de sa joie, non de sa lutte / millénaire ; de sa nature, non de sa / conscience [...]. »<sup>7</sup> Bien qu'il se meuve dans l'historicisme de Gramsci, Pasolini révèle le scandale d'une contradiction entre l'adhésion viscérale à une vie hors de l'histoire refusant tout rappel à la raison, et l'aspiration marxiste à interpréter le cours de l'histoire comme lutte de classe. Il s'agit d'une contradiction entre l'inclination vitaliste à adhérer à la vie du peuple et la raison qui pousse l'intellectuel à l'engagement politique et culturel : un conflit entre l'amour panique pour la vie et le rigorisme politique que Gramsci incarne. Mais le scandale de la contradiction est la contradiction même, parce que la vérité vient du scandale, et la vérification vise à la vérité. La dialectique est rencontre et contraste : un procès supposant le travail du négatif.

Dès l'après-guerre, Pasolini se rapproche du parti communiste, poussé par un sentiment de justice, comme il dira à Jean Duflot : « À cette époque où je retournais aux sources d'une langue primitive pour m'opposer à tout ce que je refusais alors, les paysans du Frioul menaient un dur combat contre les gros propriétaires terriens de la région. C'est là que j'ai fait une première expérience de la lutte des classes. La lutte des ouvriers agricoles éveillait en moi toute une nostalgie de la justice, en même temps qu'elle satisfaisait mes penchants pour la poésie. L'idée de communisme s'est donc naturellement associée, fondue à celles des luttes paysannes, aux réalités de la terre. »<sup>8</sup> Si l'adhésion sentimentale est la base du choix politique, Pasolini ne s'est jamais identifié à la ligne culturelle du parti. Ses romans éludent les thèmes épiques du réalisme socialiste en préférant montrer l'état de crise plutôt que celui de perspective d'un salut. Les personnages de *Le rêve d'une chose* (qu'il écrit en 1948-49, mais qu'il publiera

seulement en 1962) ne trouvent pas dans la lutte de classe leur raison d'être. Dans les romans des années cinquante, *Ragazzi di vita* et *Une vie violente*, Pasolini manifeste une attention à la réalité du sous-prolétariat romain qu'il a connu après avoir laissé le Frioul et que le parti communiste veut ignorer. Sur le plan stylistique, il s'oriente dans ces romans vers une écriture contaminant l'italien officiel et le dialecte des borgate romaines et tenant compte de la leçon de Gadda.

Pasolini découvre, dans l'Italie des années cinquante, la présence de réalités anthropologiques résiduelles qui se trouvent en marge de l'histoire. Il s'agit de la civilisation souterraine d'un peuple composé de paysans émigrés et de prolétaires qui vivent aux confins de Rome. Ils sont à l'écart de l'Italie fasciste et post-fasciste. Comme des étrangers du régime fasciste mais aussi de l'exploitation capitaliste, les sous-prolétaires romains ont inventé leurs codes de règles, leur morale, leur langue, qui est un mélange d'italien, de néologismes et de dialectes ruraux. Pasolini montre la différence entre ce monde hors de l'histoire et le monde des conventions bourgeoises.

La référence au marxisme et le regard anthropologique, la réflexion sur le rôle de l'intellectuel engagé et l'attention à la langue des classes subalternes cohabitent chez le Pasolini des années cinquante, même si les récits de la Résistance et les espérances d'après-guerre sont évanouies, et la poussée du néoréalisme déjà tarie. Dans les années de « *Officina* »<sup>9</sup>, l'intérêt pour les questions esthético-linguistiques (Auerbach, Spitzer et Contini) et l'approche sociologique d'inspiration marxiste peuvent encore se rencontrer. La même opposition passion-idéologie s'inspire de Gramsci, dont elle semble rendre le binôme entre l'« optimisme de la volonté » et le « pessimisme de la raison ».

Cependant, le monde qui se présente au poète dans les années cinquante n'est plus le monde fondé sur la certitude de l'idéologie de Gramsci. Ainsi, il ne reste à Pasolini qu'à se plonger dans la vie primordiale et viscérale inspirant son monde poétique, là où la possibilité de comprendre l'histoire se montre comme inutile. Il écrit : « Pauvre parmi les pauvres, je m'attache, / comme eux, à d'humiliantes espérances, / et, comme eux, je lutte pour vivre // jour après jour. Mais, en ma désolante / condition de déshérité, / je possède, moi : la plus exaltante // des possessions bourgeoises, le bien / le plus absolu. Mais si je possède l'histoire / elle me possède elle aussi ; je vis dans sa lumière : // mais à quoi bon la lumière ? »<sup>10</sup>

Il n'est pas possible ramener la vie à une rationalité, à un horizon de sens accompli et apaisant. Mais l'espérance aussi est hors de toute rationalité, parce que le peuple vit et repère sa joie hors de l'histoire. Dans le petit poème *La richesse* (1955-1959) – qui fait partie de *La religion de mon temps* –, Pasolini montrera ainsi que c'est seulement par cette transvaluation que la vie peut gagner une position dominante par rapport au monde de l'histoire : « Mais dans le refus du monde, un monde nouveau naît : des lois nouvelles naissent / là où il n'y a plus de loi ; un nouvel honneur / naît là où le déshonneur est honneur... »<sup>11</sup>